

Sexualité

Assistants sexuels, ou l'amour tarifé sans préjugés

CHARIVARI

La chronique
de Marie-Pierre Genecand

Bonne apnée!
De Januhairy
à Pamela
Anderson, l'art
de bien respirer

Vous faites le Dry January, cette tendance santé qui veut que l'on ne boive pas (d'alcool) pendant un mois pour soulager son foie? C'est que vous n'avez pas, comme moi, une bonne amie sétoise née le 7 janvier et fan de champagne. Mais, surtout, c'est que vous n'êtes pas dans le coup. Le trend qui tue en ce moment où tout recommence, c'est le Januhairy, joli jeu de mots qui invite à arrêter de s'épiler en janvier pour s'élever contre les normes de beauté.

Evidemment, le défi concerne plus les filles que les garçons, quoique les faux chauves pourraient se laisser pousser l'infâme couronne de cheveux, type Chaussée aux moines, et là, on serait pour de bon dans la révolution. Mais non, ce mouvement lancé en 2018 par Laura Jackson, étudiante anglaise en art dramatique, s'adresse clairement aux copines et revient à célébrer la touffe d'aisselle, le mollet velu ou le maillot barbu. Sans oublier, bien sûr, d'arroser les réseaux de ces clichés laineux qui, comme en témoigne ce maillot fourni vu dans *Voici*, renouvellent radicalement le port du bikini...

Comme l'époque est polarisée, une tendance totalement opposée fait aussi fureur ces jours, aux Etats-Unis. Se procurer sur eBay un calendrier de 1996, année bissextile qui «matche» parfaitement avec 2024. Et, top du top de cette vague «back to the future», acheter la version qui célèbre Pamela Anderson, star d'*Alerte à Malibu*, alors au faite de sa beauté normée. Il faut déboursier 150 dollars pour admirer la blonde mythique dont les muscles et les rondeurs ont fasciné des armées de gars hébétés, informe *20 minutes*, qui ne manque pas d'illustrer son propos.

Je résume. D'un côté, en 2024, des milliers de jeunes femmes célèbrent la confiance en elles et le poil en liberté – le compte Insta de la campagne Januhairy affiche 43 000 abonnés. De l'autre, des irréductibles se battent sur eBay pour traverser l'année aux côtés d'un corps féminin fabriqué par la gym, les régimes et la chirurgie... Et après, on nous demande d'arrêter de boire?

Moi, vous me connaissez, je donne les mêmes conseils à chaque nouvelle cuvée. Se faire plaisir pour faire plaisir. Mettre de la joie dans sa journée et celle des autres. Etre la bonne personne plutôt que chercher la bonne personne, etc. Surtout, respirer profondément, car ça rend intelligent. Bonne apnée, euh non, bonne année! ■

Les personnes en situation de handicap souhaitant bénéficier d'un moment de plaisir charnel peuvent faire appel à des volontaires spécialement formés. Le photographe romand Matthieu Zellweger a pu assister à ces rencontres. Il lève le voile avec pudeur et douceur sur ces échanges intimes

Anne Wyrsh

Photos: Matthieu Zellweger



On le connaissait scientifique, mais c'était il y a longtemps. Désormais, Matthieu Zellweger est photographe de reportage. Le Romand s'intéresse à la société, celle que l'on vit, que l'on voit, mais surtout celle qui reste cachée.

Il est admis que pour la plupart des êtres humains, les relations intimes participent au bien-être de chacun. Mais pour les personnes en situation de handicap, il n'est pas aisé de trouver des personnes avec qui vivre ces moments particuliers d'une relation, éphémère ou permanente, qui se concentrent sur le plaisir du corps. Et le personnel et les structures encadrantes sont souvent empruntés lorsqu'il s'agit d'aborder le sujet.

Matthieu Zellweger a passé du temps auprès de celles et ceux qui sont touchés de près par cette problématique. Il nous guide à travers sa démarche, pleine de tact.

Comment vous êtes-vous retrouvé à capturer l'intimité de ces personnes?

Je cherche toujours à rendre visibles les populations que la société prétend ne pas voir. J'ai déjà travaillé sur d'autres sujets sensibles, comme les enfants mort-nés ou la maladie mentale.

Mais reprenons factuellement le sujet qui m'a intéressé ici: il implique deux adultes consentants s'étant mis d'accord pour que l'un offre une prestation sexuelle payante à l'autre, dans un cadre connu et une durée définie. Cette situation est qualifiée d'«hyper banale» pour les personnes valides, mais elle est per-



Les personnes en situation de handicap et leurs assistants sexuels se rencontrent souvent dans des chambres d'hôtel. Pour capter ces moments privilégiés, le photographe Matthieu Zellweger a dû gagner leur confiance et apprendre à se faire très discret.





«Il s'agit de dévoiler non seulement son corps, mais aussi ce moment si particulier de l'échange érotique où le plaisir et le désir ne font qu'un»



que comme quasi «exceptionnelle» s'agissant de personnes en situation de handicap. On peut l'assimiler à un tabou. La société est réticente, dans ce cas précis, à admettre ces besoins, pourtant fondamentaux: toucher et être touché, recevoir et donner du plaisir, éprouver et procurer du désir, jusqu'à la jouissance parfois.

Relevons que pour beaucoup de personnes souffrant d'un handicap, l'échange tarifé est le seul moyen d'accéder au plaisir. Car leur situation ne leur permet pas d'établir facilement un lien stable, avec d'autres pairs, et d'envisager une relation d'intimité.

Quelles ont été les étapes entre les premiers contacts que vous avez établis et le choix des photos que vous avez retenues?

Après validation de ma démarche par le comité de l'association Corps solidaires (basée à Genève), le projet a été présenté à ses membres. Les assistants sexuels sont anonymes. Par conséquent, c'était à eux de me contacter. Après plusieurs discussions, ils ont eux-mêmes proposé à leurs bénéficiaires de participer au projet. J'ai procédé à des entretiens avec toutes les personnes que j'allais photographier, durant lesquels j'expliquais clairement ma démarche et la manière dont je souhaitais la réaliser.

Les premiers contacts se sont faits avec les assistants sexuels, hommes et femmes, qui m'ont eux-mêmes contacté. Entre ces échanges et les premières prises de vue, il s'est écoulé environ une année. Il était important de rencontrer seul les personnes en situation

de handicap. Pour accepter ma présence dans ce moment si intime, elles devaient s'assurer de ma sincérité et de la préservation de leur anonymat. Aussi, elles ont pu au fil de l'entretien, se projeter et imaginer se dévoiler devant mon objectif, tout en songeant à la manière dont elles allaient partager leur intimité. Celle-ci est plurielle, puisqu'il s'agit de dévoiler non seulement son corps, mais aussi ce moment si particulier de l'échange érotique

«Il n'est pas question d'interagir avec les protagonistes, il faut uniquement s'adapter, se laisser porter par le moment»

où le plaisir et le désir ne font qu'un, avec pour témoin un photographe.

Pour me faire le plus discret possible durant la séance, je m'habille tout en noir et reste en chaussettes. Les rencontres se font soit dans les chambres d'hôtel, soit au domicile des bénéficiaires. Souvent, les lieux sont petits, il faut jongler avec la disposition des meubles, jouer avec la lumière tamisée, et choisir un appareil discret et silencieux.

Les séances de shooting se sont étendues de l'été 2021 à l'hiver 2022. A raison de 800 à 1000 images par session, j'ai retenu 57 images des 6000 prises de vue effectuées.

Comment avez-vous fait pour être accepté durant les séances?

Presque tous les participants étaient très conscients de ma présence dans la pièce. Très vite, l'assistant sexuel et le bénéficiaire se mettent comme dans une «bulle», ce qui leur permet de se concentrer sur l'échange et se détendre. Il est arrivé une fois qu'on me demande de sortir un instant. Il faut veiller à être à l'écoute des personnes, du moment, de ce que l'on voit et l'on perçoit.

Comment se prépare-t-on à ces moments?

Mes petits carnets accueillent des croquis préparatifs. Je dessine l'image que j'ai en tête, celle que je voudrais réaliser durant la séance. Je regarde alors si la composition pourrait être intéressante. Pourtant, l'expérience montre que l'image préalablement esquissée n'est pas toujours celle que je vais pouvoir photographier.

Les rencontres se font toujours les après-midi, dans un hôtel. D'ailleurs, une des conditions de ce travail est de ne pas reconnaître les lieux des rencontres. La transition est très courte entre le moment où j'arrive et le déroulement de la séance. J'ai très peu de temps pour évaluer la lumière, observer si la disposition de la chambre permet ou non le recul nécessaire pour les prises de vue, la décoration, etc. Cette sorte de «scan» très rapide est constitutif du travail de reportage.

Ensuite, il n'est pas question d'interagir avec les protagonistes, il faut uniquement s'adapter, se laisser porter par le moment. Percevoir l'énergie des personnes dans la pièce, ressentir quelles émotions les animent. C'est tout ça que j'essaie discrètement de traduire à travers mon viseur. Toutes les personnes apparaissant sur les images ont validé leur diffusion, en accord avec la manière dont j'ai rendu compte photographiquement de leurs échanges.

Quelle est l'ambition de votre reportage?

J'aurai atteint mon but, si après avoir vu ces images, le spectateur peut accepter et comprendre que les bénéficiaires éprouvent le même besoin vital et naturel que les personnes valides, celui d'échanger du plaisir physique, qu'il soit tarifé ou non. ■

BÊTES DE SCÈNE

La chronique de Chloé Laubu

Singe migrateur, singe instructeur

Loin d'être figés dans leurs comportements, les animaux apprennent sans cesse et développent de nouvelles façons de faire. Vous connaissez peut-être les macaques japonais qui ont appris à rincer les pommes de terre avant de les manger ou encore les chimpanzés qui ont découvert comment pêcher des termites avec une brindille. Qui sont les individus qui font ces découvertes? Comment le savoir se diffuse-t-il? Voilà les questions que se pose la professeure Erica van de Waal, qui étudie les singes vervets en Afrique du Sud. Chez ces primates, les femelles restent vivre dans leur groupe de naissance tandis que les mâles partent rejoindre une nouvelle bande à l'âge adulte. Une migration qui a son importance dans la diffusion des connaissances...

Les primatologues ont étudié comment un nouveau savoir – ouvrir la coquille d'une cacahuète et la manger – pouvait émerger au sein d'un groupe de singes vervets et être partagé. Dans le premier groupe étudié, un très jeune singe a découvert le secret de la cacahuète en coquille (un aliment inconnu des singes vervets sauvages). Mais ce savoir ne s'est pas transmis à ses congénères. Eh oui... Personne ne s'intéresse à ce que font les jeunes primates sans expérience. Par contre, dans deux autres groupes étudiés, ce sont des mâles récemment immigrés qui ont appris à ouvrir les cacahuètes. Les scientifiques ont ensuite observé que les singes qui n'avaient pas consommé de cacahuètes pratiquaient un «contact de museau» avec ceux qui en mangeaient. Ce reniflement de l'haleine permettait aux individus de vérifier la comestibilité des cacahuètes avant d'aller eux-mêmes essayer. De cette manière, la découverte s'est diffusée à tout le groupe.

Un an après, les scientifiques ont pu poursuivre leur investigation en profitant des nouvelles migrations entre les groupes. Des mâles originaires des clans précédemment étudiés ont rejoint d'autres groupes dont les membres ne connaissaient pas encore les cacahuètes. L'équipe de recherche a alors mis ce nouvel aliment à disposition des singes et les mâles fraîchement arrivés ont pu montrer leur savoir-faire. La mode de manger des cacahuètes s'est alors rapidement imposée à l'ensemble du groupe!

Les mâles migrants semblent donc avoir un rôle important dans l'acquisition de nouveaux savoirs chez les vervets. Non seulement ils seraient plus à même de faire des découvertes grâce à leur «état d'esprit aventurier» au moment de la migration, mais ils seraient aussi des vecteurs de connaissances en passant d'un groupe à l'autre. ■

* Dongre et coll. «Role of immigrant males and muzzle contacts in the uptake of a novel food by wild vervet monkey ys, eLife», 2024, 13: e76486.